

Éditorial

«Asseyons-nous et jasons un instant», dit Eugénie à Dolmancé dans *La Philosophie dans le boudoir*. C'est qu'en effet on parle beaucoup dans ces livres dits lascifs où le sexe tient le rôle principal. Sexe bavard, sexe qui raconte à voix haute les intrigues, pour peu qu'on le sollicite, en faisant tourner le chaton d'une bague, comme dans les *Bijoux indiscrets* de Diderot, ou même, sans user d'artifice, en le laissant dire, tant il a de choses à nous apprendre et tant nous sommes curieux de ce savoir-là. Sexe qu'on n'a pas cessé d'interroger – comme le souligne Michel Foucault dans *La Volonté de savoir* – quand bien même il était soumis à l'interdit et à la censure.

En 2001, il n'est plus nécessaire de prendre la pose pour dire l'attrait des discours illicites, des images scandaleuses, des paroles indécentes contenus dans les livres et les albums d'illustrations érotiques ou pornographiques conservés dans les cabinets des lettrés, les bibliothèques publiques, proposés dans les librairies, les kiosques à journaux et chez les loueurs de vidéos. Encore que cet attrait n'aille pas sans quelque réserve, sans quelque répulsion, à voir se développer une industrie du sexe qui, en s'adressant à tous, a banalisé et rendu plus flagrante la médiocrité de certaines productions.

La Bibliothèque nationale de France abonde en textes plus ou moins sulfureux, en images obscènes où chercheurs et érudits trouvent leur miel pour tisser un discours, esquisser des hypothèses, retracer une histoire ou encore redonner à lire un texte oublié. Dès 1913, Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau publiaient au Mercure de France une bibliographie intitulée *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*. Ils y répertoriaient les neuf cents volumes de la section des livres «défendus» conservés à la Réserve des livres rares, sous la cote Enfer, nom donné à cette collection dans les années 1830. En 1978, Pascal Pia, critique littéraire, journaliste, écrivain et plagiaire notoire, poursuivait leur travail sous le titre *Les Livres de l'Enfer* : mille sept cents volumes décrits auxquels il adjoignait des éditions conservées hors de cette collection ou même hors de la Bibliothèque; la nouvelle édition augmentée de deux cents nouvelles références, sortie en 1998, concerne uniquement des ouvrages que la Bibliothèque nationale de France ne possède pas.

Nous n'avons pas repris systématiquement, département par département, l'histoire de ces collections. Cela a déjà été fait dans cette même revue – quand elle s'appelait encore *Revue de la Bibliothèque nationale* – et remarquablement, par Françoise Gardey pour l'Enfer du cabinet des Estampes (numéro 13, automne 1984), par Jeanne Veyrin-Forrer pour l'Enfer de la Réserve des livres rares (numéro 14, hiver 1984) et par Danièle Muzerelle pour la «Réserve spéciale» de la bibliothèque de l' Arsenal (numéro 15, printemps 1985).

Notre propos s'est voulu éclaté mais néanmoins resserré dans le temps et dans l'espace. Pas de tessères éro-

tiques, grecques ou romaines, et pourtant le département des Monnaies, Médailles et Antiques en possède; en revanche, il est question de jetons de bordel, occasion pour ce département d'en acquérir. Pas d'estampes japonaises même si le département des Estampes en détient, mais présentation d'un album de gravures pornographiques inédit datant du XVII^e siècle et étude d'un ensemble de photographies pornographiques du Second Empire. Comme on lit aujourd'hui des romans policiers, des romans de science-fiction ou des romans-photos, entre 1880 et 1930 on se plaisait à lire des romans de flagellation. Ce genre où l'instrument du plaisir était le fouet n'avait pas la saveur de ce qui est interdit, aussi ne fut-il pas l'objet de toutes les attentions réservées aux livres de l'Enfer. Nous avons voulu y remédier. Évoquer Pierre Louÿs, c'est mettre en avant l'œuvre secrète, celle accumulée durant une trentaine d'années, découverte seulement après sa mort en 1925 et dont l' Arsenal possède un des fonds les plus importants. Enfin, il nous a semblé nécessaire de montrer le rôle capital qu'ont joué les éditeurs et les libraires dans la diffusion de ces livres soumis à la censure, plus ou moins sévère selon les époques.

«Il y a encore des livres maudits, écrivait Jean-Jacques Pauvert en 1947. On les voit seulement chez les "bibliophiles".» Le marquis de Paulmy, fondateur de la bibliothèque de l' Arsenal, les collectionnait. Il ne s'en contentait pas. Il aimait aussi fréquenter les femmes qui faisaient profession de plaisir. Les archives de la Bastille en portent témoignage.

Longtemps, nous avons été ce voyeur impénitent : celui qui, comme le héros de l'histoire, regarde par le trou de la serrure ou qui, caché «derrière une tapisserie éraillée habilement¹», voit ce qui ne lui était pas destiné. On pourrait dire, jouant sur un des titres du comte de Mirabeau : *Le Rideau levé*, l'Éducation commence. Apprentissage toujours réussi : le héros, de sexe masculin ou féminin, en sort véritablement expert. Devant de tels exploits, nous ne saurions rester insensibles. Le but de l'image obscène comme du livre pornographique n'est-il pas de faire naître le désir? Que le livre tombe des mains, à moins que ce ne soit par ennui, ou qu'il soit lu en son entier, il a atteint son but. Toutefois, comme l'écrit Jean M. Goulemot dans son étude sur *Thérèse philosophe*, gardons-nous de prendre le mot ou l'image pour la chose.

Aujourd'hui nul n'est besoin de se cacher pour voir. Annie Le Brun s'alarme contre «la pression grandissante du *trop de réalité*²» qui envahit notre époque et conduit l'érotisme à sa perte. Les images animées des vidéos pornographiques conservées au département de l'Audiovisuel s'offrent dans toute leur crudité, ne laissant aucune place à l'imaginaire. Mécanique bien huilée, le sexe, à trop s'exhiber, a perdu la parole. Gageons qu'il la retrouve.

Marie-Françoise Quignard
Conservateur en chef,
Bibliothèque nationale de France

1. – Louis Aragon, *Le Con d'Irène*, Paris, Mercure de France, coll. «Le petit Mercure», 2000, p. 28.

2. – Annie Le Brun, *Du trop de réalité*, Paris, Stock, 2000, p. 210.